



Littérature

Au dictateur Nicolae, de la part d'Eugène

Le Lausannois d'origine roumaine écrit au «présent absent» qui a pesé sur sa vie. Touchant et nécessaire.

Caroline Rieder

Ce livre-là, Eugène l'a écrit la nuit, pour ne pas empiéter sur le temps passé avec ses proches. «Il était hors de question que je dise à mon fils que je ne pouvais pas jouer avec lui parce que j'écrivais à un dictateur», relève-t-il au téléphone. Le jour tombé, l'auteur lausannois se remémorait les heures sombres de la Roumanie, le pays dans lequel il est né en 1969. Dans une longue missive à Nicolae Ceausescu, il retrace à la fois la trajectoire d'une nation qui a vécu vingt-deux ans sous le joug du tyran, et le poids que ce dernier a eu sur sa vie à lui. Eugène Meiltz a pourtant quitté Bucarest à l'âge de 6 ans...

Imaginez plutôt la terreur que le chef d'État roumain inspirait aux concitoyens: parmi les nombreuses anecdotes qui jalonnent cette «Lettre à mon dictateur» en lice pour le Prix des lecteurs de la ville de Lausanne figure cette scène: une amie, venue du pays avec un visa touristique tandis que son mari restait là-bas, se met à chuchoter dans le salon de la famille Meiltz qui lui demande des nouvelles de Bucarest. «À ce moment-là je me suis dit que



Fuyant la dictature, les parents d'Eugène ont débarqué à Lausanne en 1974 au boulevard de Grancy, où l'écrivain pose pour la photo. ODILE MEYLAN

c'était comme si Ceausescu était derrière la paroi. J'ai compris que les choses étaient un peu plus compliquées que de considérer qu'il était là-bas, et moi ici.»

Dans «La Vallée de la Jeunesse», paru en 2007 à La Joie de lire et qui a connu un grand succès, l'auteur évoquait son enfance en vingt objets, dix pour la part heureuse, dix pour la part triste. Ceausescu y était déjà présent, sans épuiser pour autant le sujet de cette «présence absente». «On m'a souvent demandé pourquoi je ne faisais pas une suite, mais je ne me voyais pas reprendre la même logique.»

La forme de son plus récent texte, qui s'inscrit dans le prolongement de celui sorti en 2007, il la trouve alors qu'il participe à un projet d'échanges de lettres organisé par le Théâtre Le Reflet à Vevey: des adolescents devaient écrire une missive fictive à un destinataire inédit et la soumettre à des écrivains. «Celle que j'ai reçue d'une jeune fille m'a tellement bouleversée qu'il me fallait jouer le jeu. J'ai d'abord écrit cinq lignes à Ceausescu, puis je

me suis rendu compte que j'avais beaucoup plus à dire, et mes souvenirs liés à la dictature ont trouvé un lieu pour exister.» Car



«J'ai d'abord écrit cinq lignes à Ceausescu, puis je me suis rendu compte que j'avais beaucoup plus à dire»

Eugène, écrivain

c'est aussi un livre sur les ravages du totalitarisme.

Absurdité et peur

Dans un récit à la fois personnel et documenté, où la gravité du propos et la dénonciation de l'absurdité de certaines situations n'empêchent pas les touches d'humour, l'écrivain remonte le fil de ce long compagnonnage avec un personnage avec lequel il ne voulait rien avoir à faire. L'on suit l'arrivée de ses parents au boulevard de Grancy à Lausanne en 1974, les difficultés pour les faire venir lui et son frère aîné dix-sept mois plus tard, ou son premier voyage en Roumanie malgré la réaction catastrophée de ses parents, alors que la dictature n'était pas encore tombée.

Parmi les moments forts du livre également, le procès ubuesque de l'autoproclamé «génie des Carpates» et de sa femme, sous forme de minipièce de théâtre, mais aussi le rappel de la découverte des orphelinats mouroirs après l'exécution du couple présidentiel. En filigrane aussi, ce palais de tous les superlatifs, parfaite illustration de la folie des

grandeurs d'un dirigeant qui a frayé avec tous les dictateurs de son époque, et «décrété la folie» dans son pays.

«Faire la paix»

À chaque fois que l'auteur croit qu'il en a fini avec celui qu'il apostrophe ironiquement par un «Nicolae» subsiste ce sentiment d'être lié à lui. Tout le livre avance vers cette fin où sera révélée une dette «dérangeante et irritante» annoncée en début de texte. Une dette que nous ne dévoilerons pas, tout comme le dernier mot, «que j'ai eu beaucoup de peine à écrire». Le texte, cependant, donne enfin à Eugène l'impression d'avoir «bouclé la boucle. C'est aussi une façon de faire la paix, d'aller vers l'apaisement. J'avais tellement de colère en moi quand j'ai commencé à l'écrire.»

Ce qui reste ouvert, c'est la question de l'identité: «On n'en a jamais fini. C'est comme un puzzle, un puzzle en mouvement.» Comment se définit-il, lui qui écrit ne se sentir «ni tout à fait suisse ni complètement roumain»? S'il devait se trouver un pays, ce serait plutôt la langue française: «C'est celle dans laquelle je fais le plus facilement de l'humour et c'est aussi celle que j'ai choisi de transmettre à mon fils.»

«Lettre à mon dictateur»

Eugène
Éd. Slatkine, 188 p.

L'auteur sera en dédicaces au Livre sur les quais à Morges, de ve 2 au di 4 septembre.

www.livresurlesquais.ch